

le même but ; sa tête paraissait préoccupée, il ne regardait personne et souvent on l'appelait trois ou quatre fois avant qu'il répondit. Cependant comme il fallait partir, l'ami qui l'attendait courait vers lui. Paganini frappait alors du pied et ne revenait à sa place qu'en brutalisant son compagnon de voyage ; mais il était à peine assis dans un coin qu'il reprenait sa bonne humeur. " Qu'aviez-vous donc ? lui disait-on.—Je composais, répondait Paganini, et quand je compose je veux qu'on me laisse tranquille.

Voici, à propos de cette manie, ce qui lui est arrivé un jour qu'il voyageait de Londres à Birmingham. Au premier relais, Paganini descend de voiture selon son habitude. Après dix minutes d'attente, le conducteur, impatient, appelle l'artiste ; il était à trente pas de la voiture, se frappant le front et se démenant comme un condamné ; son compagnon n'était pas descendu et il s'était endormi. Aux cris réitérés du conducteur, fort mécontent du retard qu'on lui faisait éprouver, Paganini revint, toujours en jurant.

Cette fois il réveilla son ami et le gronda très vivement de ne l'avoir pas lui-même appelé. Au second relais, l'illustre voyageur descendit encore et sans tenir aucun compte de la scène qui s'était passée une heure avant, il s'éloigna comme toujours et cette fois il chemina même plus loin que d'habitude. Cinq minutes, dix minutes, quinze minutes se passèrent ; le conducteur maugréait et le compagnon de voyage s'était endormi de nouveau. Pressé par le temps et fatigué d'attendre, le postillon fouetta ses chevaux et l'équipage s'enfuit avec rapidité. La personne qui se trouvait dans la voiture ne s'était pas réveillée, et au troisième relais seulement elle s'aperçut que Paganini n'était pas à ses côtés. Les menaces les injures, les supplications ne pouvaient déterminer le conducteur à retourner sur ces pas. Force fut au voyageur de lui promettre une somme considérable ; mais à peine les chevaux avaient-ils parcouru un espace de cinq kilomètres pour retourner au dernier relais, qu'une autre voiture ramenait Paganini en toute hâte. Une discussion s'engagea alors entre les deux conducteurs et le virtuose. Il ne voulait payer ni celui qui l'avait laissé en route, ni celui qui l'avait reconduit, et il se refusait aussi à donner la gratification promise par son ami, prétendant que le premier conducteur devait rembourser le second. Il se contentait de répondre qu'il ne voulait pas payer, sans entrer dans d'autres explications. Paganini avait apporté de son pays le mépris pour les gens du peuple.—La familiarité avec ces gens-là, disait-il pourrait avoir des suites dangereuses.

S'il arrivait qu'un homme de cette classe accostât Paganini, il lui tournait le dos en disant : — Que me veut cet animal ? Si on cherchait à lui démontrer que les gens du pays où il voyageait étaient d'un naturel bon et doux, il répondait :—Bah ! c'est de la canaille partout. Et si, par-dessus le marché, ces hommes demandaient un pourboire où une petite aumône, oh ! alors ils étaient tout-à-fait réprochés.

Lorsqu'il était content d'un postillon, par exemple, il disait : — Cet animal-là conduit très bien. L'aventure des deux conducteurs et de Paganini se termina devant le constable de Birmingham, qui condamna l'artiste à payer les frais de retour et la gratification promise par son compagnon de route.

Paganini était d'une indifférence complète pour le confortable de la vie ; ses bagages se composaient toujours des mêmes objets : un violon, un Guarnerius d'une valeur considérable, renfermé dans une caisse fort délabrée et fort usée qui, en même temps, lui servait de coffre-fort, un sac de nuit et un étui à chapeau : voilà son mobilier de voyage. Dans sa caisse étaient renfermés ses bijoux et quelque peu de linge fin ; il avait en outre sur lui un petit portefeuille rou-

ge où se trouvait enregistré le résultat de toutes ses opérations financières depuis son départ de l'Italie.

Le livret était parfaitement illisible et inintelligible pour tout autre que Paganini. Le célèbre artiste pouvait seul, en effet, déchiffrer les caractères hiéroglyphiques qu'il y avait tracés de sa main. Le portefeuille rouge était une vraie Babel de comptes de toute nature ; là tout se trouvait coté et additionné pêle-mêle. Vienne et Carlsruhe, Francfort et Leipzig, Paris et Saint-Petersbourg, dépenses, recettes, note de linge, produit des concerts, c'était une comptabilité d'une complication incroyable, et dans laquelle pourtant il se retrouvait à merveille. Tous ses calculs étaient basés sur les thalers de Prusse ; partout où il se trouvait il avait l'habitude de réduire la monnaie du pays en thalers de Prusse.

Quand il était seul en présence de son agenda, l'activité de son esprit semblait redoubler, ses yeux s'illuminaient ; d'un regard il embrassait les trésors considérables additionnés, divisés, multipliés, sur les feuillets de son cahier merveilleux. Ordinairement, c'était en fermant sa porte à double tour qu'il se livrait tout entier à cette jouissance indéfinissable. Au moindre bruit, au moindre frôlement, il barricadait son trésor et rouvrait ses portes pour s'assurer si personne ne l'avait aperçu. Cette manie, inexplicable dans une organisation aussi étonnante, a suivi Paganini jusqu'au seuil du tombeau. En voyage, le petit livre rouge était constamment sur lui ; dans la rue, le petit livre ne le quittait pas ; dans sa chambre, il le gardait encore ; le soir, en se couchant, il le plaçait sous son oreiller, et c'est à cette place qu'on l'a trouvé après la mort du célèbre virtuose.

Dans les auberges, sur la route, Paganini se contentait de tout ce qu'on lui offrait. Il lui était indifférent de trouver une mansarde ou une chambre lambrissée, un lit élégamment paré, tout garni d'édredons et de fourrures, ou bien un simple matelas, étendu par terre avec un simple drap et une misérable couverture.

Si son logement ne donnait pas sur la rue, dont il ne pouvait supporter le bruit, il était parfaitement content, et à ce sujet il disait souvent : " J'entends assez de bruit dans les grandes villes, et, si je voyage, c'est pour avoir un peu de tranquillité." Certes, il avait raison de haïr le bruit des grandes cités, lui artiste de génie qui, chaque fois qu'il se présentait en public, était assourdi par les applaudissements, les bravos et les cris d'enthousiasme ; lui qui ne pouvait faire un pas sans voir la foule accourir sur son passage ; lui enfin, si nerveux, si sensible, à qui les succès trop bruyants donnaient la fièvre et presque le délire.

Son souper consistait en quelques mets légers, souvent même en une tasse d'infusion de camomille, après quoi il se couchait et dormait ordinairement d'un profond sommeil jusqu'au lendemain. La température orageuse agissait vivement sur son organisation. Lorsque le temps se faisait sombre, que le tonnerre commençait à gronder et que l'éclair sillonnait le ciel, sa figure se décomposait, l'artiste devenait irritable, il se taisait pendant des heures entières, sa tête se penchait, ses yeux étaient d'une mobilité effrayante ; puis tout à coup ses membres tremblaient, ses doigts se crispaient, ses lèvres s'agitaient ; on eût dit un lion en fureur. C'était la fièvre musicale qui, dans ces moments, s'emparait de Paganini et le possédait entièrement. A ce sujet, voici ce qui est arrivé pendant une de ces nuits où le virtuose était pris de cette espèce de vertige.

*A continuer.*